

Conversation avec mon chien Un Catalan revisite l'histoire de France

Dans *Conversation avec mon chien sur la France et les Français*, publié en 2004 aux éditions Le Cherche-Midi, Joan-Lluís Lluís, romancier et journaliste, né en France mais de culture catalane, s'en prend aux vices et travers de la France, autoproclamée « pays des droits de l'homme ». En discutant avec son chien qui sait, quand il le faut, lui apporter la contradiction, l'auteur réalise un pamphlet où il « s'efforce de rétablir, par-delà les images d'Épinal souvent promues dans l'Hexagone, certaines vérités toujours bonnes à entendre » concernant en particulier « nos ancêtres les Gaulois », la Révolution française, Napoléon I^{er}, la « longue marches des femmes » ou encore les guerres mondiales ou coloniales...

Dans la première partie de l'ouvrage (« Qui perd son histoire creuse sa tombe »), l'auteur revisite l'histoire de France : décapant ! Dans la seconde partie, Joan-Lluís Lluís prend la défense des langues minoritaires (dont le catalan), en présentant l'attitude de l'État français sur les langues.

La Révolution française

L'auteur reconnaît que la Révolution française a été fondamentale, mais il ne saurait dire si elle l'a été en bien ou en mal. Certes, elle a apporté la proclamation des droits de l'homme et du citoyen, l'abolition des privilèges, le droit de vote comme ébauche du suffrage universel, etc. Mais à quel prix, s'interroge Joan-Lluís Lluís ? « *De la Révolution est née la Terreur et sa barbarie ; elle a engendré Napoléon, sa dictature et ses guerres de conquêtes* »... L'auteur se réjouit de l'abandon de la monarchie qui est, selon lui, « *un système ridicule* ». Mais fallait-il pour autant recourir à un « *système progressiste qui, pour s'imposer, a utilisé des armes contraires au progressisme* » ? Et de constater que le premier exemple au monde d'un système progressiste, pour s'imposer, a utilisé des armes contraires au progressisme : « *Les révolutionnaires ont utilisé la prison au nom de la liberté, la peine de mort au nom du progrès commun, les guerres à outrance au nom de la paix fraternelle* »...

Napoléon 1^{er}

« *Pourquoi Napoléon I^{er} est-il l'un des hommes d'État préférés des Français* », s'interroge Joan-Lluís Lluís ? Certes, il a été un grand stratège militaire qui a vaincu, des années durant, toute l'Europe en coalition. Cependant, selon l'auteur, si les critères des Français se basaient sur la démocratie et les droits de l'homme (qui sont censés illustrer la grandeur de la France), Napoléon aurait disparu « *dans les pou-*

belles de l'histoire, au lieu d'être célébré, admiré, revendiqué ».

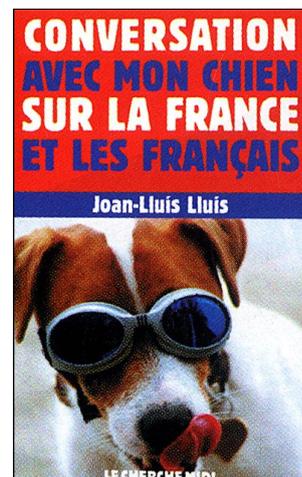
La longue marche des femmes

« *Si les femmes ont dû attendre 1944 pour obtenir le droit de vote, considère Joan-Lluís Lluís, c'est parce que la république avait été pensée par des hommes. Ces hommes, ajoute-t-il, n'avaient pas prévu que les femmes puissent un jour être des citoyennes à part entière* ». De fait, la république était masculine, tandis que la démocratie est, par définition, masculine et féminine... La république étant intouchable, les hommes refusaient qu'elle change. Si la république changeait, cela aurait signifié qu'elle s'altérait. Du coup, il a fallu attendre la fin de la Seconde Guerre mondiale...

Guerres mondiales

Pour l'auteur, la guerre de 1914-1948 a été « *absurde* ». Elle a été faite « *pour des motifs irrationnels, où chaque combattant était persuadé de défendre sa terre ou son modèle de vie contre une agression extérieure* ». Cette guerre n'aurait servi à rien, « *sauf à enrichir quelques industriels de l'armement* »... L'auteur s'interroge sur la démocratie en France dans ce contexte : « *Que les Français aient été libres de choisir leurs députés, et donc la couleur politique de leur gouvernement, ne changea rien au problème, puisque tous les partis avaient le même objectif. Et les rares personnes qui se sont révoltées ont été jetées en prison ou fusillées avec la bénédiction de la presse et des leaders d'opinion ; ni plus ni moins que ce qui se serait passé si la France avait été une dictature* »...

Concernant la Seconde Guerre mondiale, Joan-Lluís Lluís renvoie chacun d'entre nous à une question



qu'il qualifie lui-même de « très angoissante » :
« Qu'aurions-nous fait à cette époque-là ? Aurions-nous collaboré activement, comme un certain nombre de gens ; nous serions-nous résignés, comme l'immense majorité ; ou aurions-nous résisté, comme quelques-uns, très rares ? »

À la Libération, le général de Gaulle a mythifié le peuple français comme un peuple de résistants. Dès lors, on a cru qu'en France il y avait eu « un petit nombre compact et tristement efficace de collaborateurs, et une énorme masse de résistants, actifs ou potentiels ».

En réalité, les résistants réels ont été à peu près aussi peu nombreux que les collaborateurs enthousiastes (soit une centaine de milliers de personnes).
« La grande majorité de la population a vécu la débâcle, l'Occupation et le régime fasciste de Pétain avec une désillusion amère, peut-être, mais avec un degré impressionnant d'adaptabilité ».

Colonies et guerres coloniales

L'empire colonial que la France a bâti tout au long du XIX^e siècle a été l'un des plus imposants du monde.

« L'homme européen, commente Joan-Lluís Lluís, par essence supérieur, avait le devoir de porter les bienfaits de la civilisation partout dans le monde et d'aider les autres peuples, par essence inférieur, à sortir de leur état sauvage dans la mesure où il leur serait possible d'accéder à un minimum de dignité humaine, c'est-à-dire européenne »...

Pour atteindre ces objectifs, on utilise l'esclavage, l'emprisonnement, la torture, le déplacement des populations et, évidemment, le travail forcé, « clef de voûte de n'importe quelle prise de possession réussie »... Bien sûr, quand les « indigènes » réclamèrent leur indépendance, les Français ne pouvaient ressentir qu'un mélange de pitié et d'irritation. Au départ, les Français apportaient le progrès culturel et technique en échange des richesses naturelles et du travail plus ou moins gratuit. Seulement, explique Joan-Lluís Lluís, « comme les intérêts économiques étaient devenus énormes, la conviction d'exporter le progrès a bien vite cédé la place à une idée nettement moins humaniste : conserver les richesses offertes par les colonies, préserver les privilèges accordés aux colons »...